

voltige. L'équipage riait aux éclats. Tout-à-coup le capitaine fit entendre un coup de sifflet et cria : Assez. Sur un signe de son chef, le gabier, essoufflé et honteux, alla s'asseoir sur une couleuvrine, pendant que l'enfant, perché au bout d'une vergue, attendait un nouvel assaut.

— Arrive ici, fit Simon. Pour cette fois, je te pardonne. Tu as de la poigne et du jarret, je te reçois mousse à mon bord. Allons, ici, et leste.

— André obéit. Le capitaine était en bonne humeur.

— Tiens, grêlé, dit-il à l'aspirant en lui décochant une taloche, te voilà armé chevalier. J'avais envie de t'envoyer boire ; au lieu de cela, va manger. Jean, mène-le à la cambuse.

— Le pauvre diable en avait besoin. Il suivit son conducteur.

— Comme il descendait dans la batterie, Jacques lui montra le poing.

— Ohé ! mon chéri, lui cria Simon ; pas de menace, tu connais le règlement : soixante coups de garçette pour la main levée sans ma permission. Vous savez que je n'aime pas les disputes, mes agneaux.

— L'abordeur se le tint pour dit.

— Il y avait déjà deux ans qu'André-le-Grêlé naviguait sur le *Vautour*, à l'époque de la capture de la *Nina* et ses compagnons n'en savaient pas beaucoup plus sur son compte que le jour où il leur était apparu pour la première fois sur le pont. Quelle était sa religion, sa famille, son pays ? Personne n'avait songé à le lui demander. Les forbans sont en général plus soucieux de cacher leur passé que de connaître celui de leurs compagnons, et André, quoique bien jeune, avait déjà des raisons suffisantes pour ne pas être communicatif.

— Le fait est que le mousse, ainsi qu'on avait continué à l'appeler, bien qu'il eût signé, depuis six mois, comme gibier, sur le livre du bord, avait été élevé par la charité de bons moines bénédictins, dans un monastère allemand, devenu sa véritable patrie. Ses souvenirs remontaient pourtant plus loin, et un de ces événements qu'on n'oublie jamais, avait vivement frappé sa jeune imagination.

— Enlevé par une bande de Bohémiens, tireurs d'horoscopes et coupeurs de bourses, il se rappelait, vaguement, avoir voyagé avec eux de ville en ville, tantôt mendiant, tantôt dansant sur la corde, jusqu'au jour de sinistre mémoire où son soi-disant père, le duc d'Égypte, pris en flagrant délit de vol d'un second enfant, avait été pendu haut et court, sur la grande place de Mayence.

— Resté orphelin, par suite d'une de ces aventures assez fréquentes dans les annales de la Bohême, l'enfant avait été adopté, au pied du gibet paternel, par un des Bénédictins qui avaient assisté le supplicié dans ses derniers moments, et conduit au monastère de la Val-Grün.

— On a tellement menti sur les moines et sur les couvents, qu'aujourd'hui, les personnes même les moins hostiles à la religion, mais qui, soit pour un motif soit pour un autre, ne sont pas remontées aux sources de l'histoire des Ordres religieux, se font l'idée la plus complètement fautive de la vie monacale. Suivant les uns, les couvents au moyen-âge étaient de sombres forteresses, habitées par des brigands fanatiques armés de poignards sous leur froc ; suivant les autres, de magnifiques palais, consacrés au luxe et à la mollesse, où des libertins hypocrites, qui ne craignaient rien dans l'autre monde, ne redoutaient dans celui-ci que la goutte, implacable ennemie des gourmands paresseux.

— Il est sûr, dit M. Sorbier, que même, d'après les historiens catholiques, les moines étaient presque tous dissolus, amis du plaisir, de la bonne chaire et fort déréglés dans leurs mœurs.

— Qu'il y ait eu dans le nombre, de mauvais moines, répondit mon père, je ne saurais le nier. Dans l'armée française il s'est toujours trouvé des lâches et des pillards, et cependant, au lieu de me croire en droit d'affirmer que nos armées ne sont qu'un ramassis de brigands et de poltrons, je les tiens pour les plus valeureuses et les plus disciplinées qu'il y ait au monde. C'est justice, me répon-

drez-vous ; mais alors, pourquoi ce qui est juste pour les uns ne l'est-il pas pour les autres ? La société doit beaucoup à la discipline de nos soldats, croyez-vous qu'elle doive moins à celle des Ordres religieux ?

— Parbleu, s'écrie Henri Sorbier, quelle comparaison ! L'armée est le salut de la société, dont les Ordres religieux ont toujours été la plaie, et quant à moi je regarde tous les moines comme d'inutiles parasites.

— Allons, voilà le grand mot lâché, reprit mon père, et la conclusion obligée de tous ces mensonges auxquels le philosophisme donna cours forcé, comme la République aux assignats. Un moine ! quelle est cette profession-là ? s'écrie Voltaire, c'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être absurde et esclave et à vivre aux dépens d'autrui. Il est vrai que dans son Histoire générale, entraîné malgré lui par la puissance de la vérité, le roi du XVIII<sup>e</sup> siècle écrivait : « On leur donnait des terres incultes qu'ils défrichaient de leurs mains ou faisaient cultiver par leurs serfs ; ils formèrent des bourgades, de petites villes autour de leurs monastères, ils étudièrent, ils furent même les seuls qui conservèrent les livres en les copiant, et enfin, dans ces temps barbares, où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans la clôture une retraite assurée contre la tyrannie. »

— Certes, il me semble que, n'eussent-ils fait que cela, les moines n'eussent été ni si absurdes, ni si ridicules : mais ils avaient un tort que les amis de l'erreur et du mensonge ne pardonnent pas, celui d'avoir adopté dans leur conduite cette belle maxime de Pierre Lombard : « Il est deux choses pour lesquelles un chrétien doit lutter jusqu'à la mort : la justice et la vérité. »

— Aussi, toute l'école du chef de l'incrédulité, fidèle à la consigne reçue, les attaqua-t-elle avec fureur : « Faites donc vendre les biens ecclésiastiques, » répétait Mme Roland, la douce héroïne de la Révolution, « jamais nous ne serons débarrassés des bêtes féroces tant qu'on ne détruira pas leurs demeures ! » Il faut étrangler le dernier des prêtres avec les boyaux du dernier des rois, hurlait un autre apôtre de la tolérance. A quoi bon citer encore, la calomnie ne continue-t-elle pas son œuvre avec acharnement sous nos yeux, et pour le plus grand nombre, un moine n'est-il pas encore le parasite honteux de la société, l'obscurantiste par excellence, le gourmand dissolu, le mendiant paresseux, l'ignorant béatifié, l'ignoble personnage obligé de tous les drames du boulevard et des romans de mauvais lieux.

— Un jour viendra, bientôt peut-être, où la lumière se fera sur ces grandes et nobles institutions, que hier on croyait éteintes à jamais et qui, impérisables comme la vérité reflourissent déjà de toutes parts.

— Laissons donc des poètes mendiants qui, depuis quelques années, escomptent leur gloire au profit de leurs folles prodigalités et la foule des écrivassiers, aussi ignorants que vulgaires, rire et plaisanter de l'ignorance béatifiée des moines. Parmi les écrivains dignes de ce nom, dont notre siècle s'honore, presque tous, et ceux-là surtout, que leurs croyances emblaient devoir rendre les plus hostiles aux Ordres religieux, les Guizot, les Hurter, les Voigt, les Ranké, les Hallam, les Haller et autres protestants ont, par leurs travaux consciencieux, accumulé les preuves les plus irréfragables des immenses services rendus par les moines, à la science, à l'agriculture, aux arts et à la civilisation tout entière.

— Il n'y a que quelques années, la populace de Londres, dans une orgie carnavalesque, brûlait, dans les carrefours, d'ignobles mannequins représentant des papistes, et voici qu'aujourd'hui, sur l'une des places publiques de la capitale du monde protestant, les ouvriers luthériens viennent d'élever une statue de bronze à un capucin, le Père Mathieu, l'apôtre de la tolérance.

— Combien de moines inconnus, de prêtres obscurs, mériteraient mieux que les orateurs, les capi-

taines, les artistes, ces témoignages de la reconnaissance des ouvriers, dont ils furent les frères, les défenseurs et les premiers maîtres dans les arts dont s'enorgueillit l'industrie moderne et dans la science agricole, si fort en honneur aujourd'hui.

— Et cependant il se trouve encore des hommes assez retardés pour oser encore accuser d'inutilité les Ordres religieux.

— Les moines inutiles ? Mais n'eussent-ils fait que prier, pensez-vous que cet ensens de prières, s'élevant nuit et jour vers le ciel, de quinze ou dix-huit cents monastères n'était pas d'une utilité incontestable pour la société.

— Courage, amis, disait à ses matalots éperdus, au plus fort d'une tempête, Philippe-Auguste, il est minuit, c'est l'heure où la communauté de Clairvaux se lève pour chanter matines ; les prières de ces saints moines vont nous arracher au péril. Voilà comment parlait un vaillant roi de France, digne descendant de ces héros qui, en tête de la loi salique, notre premier code, avaient écrit : Vive le Christ, qui aime les Francs.

— Oh ! je sais bien qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, il y a des savants qui rient de l'efficacité de la prière et qui démontrent qu'une tige de fer aimantée vaut mieux qu'une oraison pour détourner la foudre. Eh bien ! nous, catholiques, nous croyons que la prière a au moins autant de puissance pour désarmer la colère divine, et que le village groupé près de l'église est aussi bien préservé par la croix du Christ, étincelant au haut du clocher, que par la pointe aimantée d'un paratonnerre.

— Mais du reste les moines n'ont pas fait que prier de cœur, leurs règles leur imposaient aussi le travail manuel, qui est la prière du corps.

— Sans jeter nos regards dans ces contrées lointaines, où la croix de nos missionnaires a si fort devancé l'épée de nos soldats, interrogeons l'histoire de notre pays. Qui donc, si ce n'est les moines, dans le silence de leur clôture, au milieu d'une société ravagée par les flots des barbares venus du Nord, a conservé, en copiant les manuscrits échappés aux flammes, conservé la lumière mourante de la littérature, de la science et de l'histoire ?

— Qui a osé mettre un frein aux fureurs des conquérants sauvages, forcer Attila à reculer et le féroce Clovis à courber, pour la première fois, son front superbe devant la croix ?

— Qui a défriché de ses mains, un tiers de l'Europe et réappris l'agriculture aux peuples ?

— Qui a ennoblé le travail, jusque-là confié à l'esclave et regardé comme indigne de l'homme libre ?

— Qui a appris au seigneur que l'ouvrier était son égal et que devant le Christ, seul maître, il n'y avait que des frères ?

— Qui a pris l'esclave par la main pour le conduire de degré en degré, non-seulement à l'émancipation, mais aussi souvent aux plus grands honneurs de la terre ?

— Qui a fait asseoir sur le trône de saint Pierre, élevé au-dessus des trônes des plus puissants empereurs, des hommes qui, dans leur enfance, avaient été travailleurs des champs, aides-boulangers ou gardeurs de pourceaux, comme le grand pape Sixte-Quint ?

— Qui a brisé les fers de quatorze cent mille esclaves, rendu la liberté à plus de soixante millions de serfs, fondé, dans une seule province de France, près de soixante-dix villes ou villages, planté les premières vignes, établi les premiers harras, construit les premiers ponts et les premières routes, ouvert les premières écoles, fondé les premiers hôpitaux, ciselé ces merveilleuses cathédrales que nous ne savons plus qu'admirer, peint ces éclatantes verrières, admirables reliques, d'un art à présent perdu ?

(A continuer)